

## ***Le Grand Muveran***

---



*Le Grand Muveran des Colatels / Frenières, aquarelle de Marcel Jaton, 1952*

---

---

## **La région du Grand Muveran**

Le Grand Muveran est un sommet du Chablais suisse qui culmine à 3 051 mètres et se trouve sur la frontière entre le canton de Vaud et le canton du Valais. Il fait partie de la chaîne située dans les Alpes bernoises et qui s'étend des Dents de Morcles au massif des Diablerets en passant par le vallon de Nant. Il s'agit du troisième plus haut sommet du canton de Vaud après Les Diablerets et l'Oldenhorn. (Wikipédia)



Le Grand Muveran a été l'objet de nombreuses œuvres peintes et photographiques, la plus célèbre étant probablement la peinture de Ferdinand Hodler, vendue pour la coquette somme d'un million et demi de francs suisses en 2003.

L'ascension du Grand Muveran est à la portée de tout bon marcheur ayant un pied sûr, une condition physique raisonnable, et capable de se concentrer dans des passages délicats. Un équipement alpin est toutefois nécessaire : bons souliers (pantoufles de gymnastique s'abstenir), vêtements chauds, ravitaillement... j'y ajouterais quant à moi un petit piolet en début de saison, un anneau de corde et une cordelette de 20 mètres en 8 mm, et la manière de s'en servir, surtout si l'on est accompagné par des personnes pouvant manquer d'assurance dans certains passages. A peine moins dégagée que la vue du sommet des Diablerets tout proche, le panorama du sommet est exceptionnelle : Mont Blanc et Grand Combin semblent tout proches, et l'apprenti géographe peut passer des heures au sommet en essayant d'identifier les innombrables sommets offerts à sa sagacité ; « Est-ce la Barre des Ecrins là bas ? ». « Et là, c'est le Viso ? ». « Regarde, là-bas, le Salève ! ». Et ainsi de suite...

L'ascension est entreprise généralement depuis la station d'Ovronnaz, avec éventuellement l'aide du télésiège qui permet de gagner Bougnone avec un peu moins d'efforts ; on gagne une bonne heure de montée par ce moyen, sans gagner beaucoup de temps toutefois sur le l'horaire global, car l'arrivée du télésiège à Jorasse n'est pas précisément à côté de l'alpage de Bougnone qu'il faut rejoindre par une descente un peu fastidieuse.

Le chemin menant à la cabane Rambert est bien marqué et ne présente aucune difficulté technique. La cabane Rambert est très fréquentée, il n'est pas très indiqué d'arriver à la cabane un week-end de beau temps sans avoir réservé au préalable. De la cabane, le sentier remonte la crête Moret, puis escalade une cheminée d'une dizaine de mètres pour ensuite zigzaguer entre les barres de rochers jusqu'aux dalles sommitales qui s'escaladent en adhérence.

---

L'arrêt à Rambert n'est pas indispensable : comme la Haute Cime des Dents du Midi, le Grand Muveran est parfaitement faisable en un jour depuis la station de départ, car le chemin est bien marqué, et il est tout à fait possible de commencer à marcher de nuit, même sans lampe frontale ; mais il faut évidemment disposer d'une solide confiance en sa condition physique. Ovronnaz est à 1300 mètres, le sommet du Muveran est 1750 mètres plus haut...

Il est également possible d'accéder à la cabane Rambert par les Plans et Pont de Nant dans la vallée de l'Avançon, et le chemin aérien et exposé de la Frette de Saille (col entre Petit et Grand Muveran). Dans ce cas, une véritable corde de montagne peut s'avérer utile, surtout en début de saison où un piolet est par ailleurs indispensable. Attention alors aux chutes de pierre sur le chemin qui relie directement la Frette de Saille au promontoire sur lequel se trouve la cabane Rambert.



*Frette de Saille, Mont Blanc en arrière-plan, aquarelle de Marcel Jaton, 1928*

La région du Muveran est propice à de nombreuses randonnées estivales ou hivernales ; la plus emblématique est la Haute Route des Alpes Vaudoises (en été), qui de Aigle, mène par le village des Diablerets et le col du Pillon au sommet des Diablerets, puis par Derborence, Anzeindaz, le col des Chamois, la cabane Plan-Névé, le Pascheu, le col de la Forcle, la cabane Rambert, au sommet du Grand Muveran, et se poursuit par Bougnone, Fenestral et la Grande Dent de Morcles pour se terminer à Bex ; cet itinéraire exceptionnel

---

par les coups d'œil qu'il propose généreusement sur les Alpes Valaisannes, ainsi que la faune et la flore très riches qu'il permet d'observer est détaillé dans plusieurs sites web auxquels on pourra au besoin se référer.

### ***Un anniversaire à Plan-Névé***

Trois amis avaient décidé d'organiser une grande fête en l'honneur de leurs anniversaires respectifs (150 ans à eux trois) avec leurs amis à la cabane Plan-Névé ; à cette époque, la cabane était gardiennée par Lili Burger, de Bex, figure emblématique des Alpes Vaudoises s'il en est. Elle faisait là sa dernière saison ; l'évènement aurait dû avoir lieu deux ans plus tôt, mais diverses circonstances (maladie, intempéries) avaient contribué à repousser l'évènement. L'élément festif le plus significatif (les bouteilles, Bourgogne, Bordeaux et whisky hors d'âge) avaient été montées en hélicoptère et attendaient sagement notre venue depuis deux ans quand nous avons débarqué à vingt personnes dans une cabane pratiquement réservée à notre intention (hormis un groupe de quatre ou cinq personnes qui ont dû s'accommoder d'une présence encombrante, et envers lesquels nous présentons toutes nos excuses).



---

*Le Richard, au-dessus de Pont de Nant, en montant à la cabane Plan-Névé, Marcel Jaton, 1953*

On ne peut pas dire que la montée ait été facile. Nous étions à fin août, la chaleur était très forte, et les qualités physiques des participants assez inégales.



*Les Outans, au-dessus de Pont de Nant, sur le chemin de Plan-Névé. Marcel Jaton, 1961*

De Pont de Nant, l'itinéraire est assez soutenu par l'alpage du Richard et le plateau des Outans, mais il n'est pas excessivement long. Il n'y a guère de possibilités de se rafraîchir

---

dans la montée, sauf au Richard, et lors de la traversée du torrent dans le grand couloir final, pour autant que le torrent ne soit pas à sec, ce qui était le cas ce jour-là.



*Grand Muveran, vu des Lués, Marcel Jaton*

Tout le monde finit par parvenir à la cabane où les gardiens accueillent les arrivants avec leur chaleur coutumière. Ils ont bien entendu été invités au repas dont la carte était assez alléchante :

- ***Amuse-gueules pour accompagner un Balwenie Single Malt de 15 ans d'âge***
- ***Carpaccio de viande séchée aux herbes de montagne***
- ***Saumon d'Ecosse fumé, avec un Chasselas de la région***
- ***Tournedos Saint-Louis accompagné de courgettes lardées princesse et de riz façon***

---

*Alpes Vaudoises. Pour accompagner, un Saint-Emilion Premier Cru classé.*

- *Plateau de fromages*
- *Melon aux pêches*
- *Cafés*
- *Pousse-café Glenmorangie Single Malt special (20 ans d'âge)*

Une soirée d'août absolument exceptionnelle constitua aussi l'un des tout derniers week-ends de Joos et Lily Burger comme gardiens de la cabane de Plan-Névé : la semaine suivante, Lily rendait définitivement les clés. Les Alpes Vaudoises ont perdu une figure emblématique avec cette retraite.



*Au centre, les gardiens de la cabane Plan-Névé en 2001, et quelques témoignages des agapes d'entrée*

L'architecte de la cabane Plan-Névé avait été, en 1953, Marcel Jatton, celui-là même dont les dessins et les aquarelles illustrent ces chapitres. Partiellement détruite par des avalanches, la cabane a été pourvue plus tard d'un bouclier et agrandie. Voir aussi l'historique sous <http://www.cabane-plan-neve.ch/historique/>.

### **Les « bracassés » au Muveran**

Il arrive que le Grand Muveran, du fait de sa relative facilité d'accès, reçoive la visite de

---

compagnies assez improbables ; mais la visite qu'il reçut en 1985 est probablement à classer parmi les plus loufoques qui aient été infligées à ce sommet.

Imaginez une équipe de citoyens, intellectuels scientifiques de surcroît, qui décide de passer un week-end en montagne. Parmi ces intellectuels, plusieurs (la majorité en fait) n'ont qu'une connaissance théorique du milieu alpin ; le genre d'expérience que l'on peut acquérir à la lecture d'une carte postale de Zermatt représentant le Cervin et portant un message hautement informatif du genre : « Il fait beau, on s'amuse bien et la bouffe est sympa. Bisous ». Bon. C'est vrai qu'il aurait pu pleuvoir. Ce groupe est parvenu à convaincre un ahuri de leur connaissance de les amener en montagne ; ce dernier, tout de même méfiant, a demandé à l'un de ses meilleurs amis de bien vouloir l'accompagner. Manque de pot, l'ami en question a récemment eu quelques démêles impliquant un scooter et la porte d'une voiture de tourisme immatriculée dans le canton de Vaud (Suisse romande). L'ami pilotait le scooter quand ce dernier s'est découvert un penchant irrésistible pour la portière de la voiture de tourisme qui s'ouvrait à ce moment-là. L'ami a bien essayé de se protéger avec son bras, mais la portière, cette salope, s'est révélée plus solide que le radius de l'ami en question. D'où fracture. Un plâtre n'est pas forcément le meilleur accessoire pour entreprendre une ascension avec une équipe de ... disons débutants ..., mais bon, on ne choisit pas non plus toujours les conditions optimales.

Voici donc l'équipe constituée : trois amateurs avec leurs compagnes, dont l'une est enceinte jusqu'aux yeux, et deux accompagnants dont l'un a le bras dans le plâtre. Il faut parfois se fixer des défis, mais en l'occurrence et pour prendre un point de comparaison, les défis d'un guide de montagne comme Ueli Steck (la face Nord de l'Eiger en moins de deux heures, par exemple), c'est carrément jouer dans la facilité. Étonnamment, la montée à la cabane Rambert se passe sans incident notable ; juste qu'on apprend à un moment que l'une des compagnes a le vertige et qu'elle ne pense pas parvenir à la cabane. Heureux de l'apprendre... Mais le chemin est tellement facile que tout le monde parvient à bon port. Les indispensables rafraîchissements ayant été consommés, certains se mettent en quête des facilités de la cabane, et plusieurs questions fondamentales sont ainsi mises en évidence, ce qui donne lieu à quelques dialogues qu'Audiard n'eût probablement pas refusé :

- Où sont les toilettes pour dames ?
- Ben, là-bas en contrebas, à cinquante mètres sous la cabane
- Oui, mais je cherche les toilettes pour dames. Là-bas, je suis allée voir, ce n'est que pour des hommes. Et en plus il n'y a même pas un lavabo pour se laver les mains.

Faut expliquer qu'il n'y a pas de toilettes séparées, et qu'il n'y a de toutes façons pas de lavabo dans les toilettes primitives de l'époque, mais que bon, on peut trouver de l'eau, etc... Consternation (« Je ne vais quand même pas pénétrer dans des toilettes pour hommes ? »), indignation (« Mais ce sont des porcs, dans cette cabane ! Chéri, pourquoi m'as-tu amenée ici ? ») et révolte (« On aurait tout de même pu choisir un autre but

---

---

d'excursion pour ce week-end »).

Ou encore (et cette fois, ce n'était pas une femme qui a initié le dialogue) :

- Bon, avant le repas, je dois prendre une douche.
- Hein ? Où ça ?
- Ben, ici. Il y a bien des douches ici, non ?
- A ma connaissance, non. Tu sais, c'est un refuge de montagne, ici.
- Mais tout de même. Je ne vais pas dîner, voire aller me coucher après avoir transpiré sans me laver auparavant. J'ai absolument besoin d'une douche !

Nouvelles explications sur le caractère rustique des refuges de montagne. Étonnement non feint de l'intéressé (« Mais comment peut-on vivre ainsi ? »). Aux dernières nouvelles, il semble toutefois qu'il ait survécu à l'expérience...

Et il y a les dortoirs. Pour certains, c'était la première expérience de ce genre. Entre les « Il est exclu que je dorme avec la fenêtre fermée » et les « Fermez cette fenêtre, il fait froid ! », il faut s'armer de beaucoup de patience et de diplomatie, et accessoirement d'une cordelette, d'un mousqueton et d'un *prusik* pour permettre un réglage de compromis de l'ouverture de la fenêtre. Et on ne va pas trop s'étendre sur les sorties pipi-caca de personnes qui ne parviennent plus à mettre la main sur leur lampe de poche (pour autant qu'ils en aient une) et qui réveillent tout le dortoir pour en trouver une. Il y a même eu des remarques au sujet de lampes de chevet qui faisaient défaut dans le dortoir. Bon, au début, c'est drôle, mais il y a vite des gens qui pensent que le sommeil est une activité réparatrice qui réclame un peu de calme et qui du coup manifestent leur conviction en termes plus ou moins mesurés. Bref...

Le lendemain, départ pour le sommet ; les dames décident unanimement de rester à la cabane, et le groupe attaque l'ascension par la Vire aux Dames, un pierrier suspendu qui a longtemps constitué la voie normale et facile d'accès au sommet. Les accompagnateurs comprennent assez vite que l'équipe dont ils ont la charge (on ne peut guère parler de responsabilité en l'occurrence) doit être assurée, aussi peu que ce soit, par une cordelette et assurent la cordée avec deux petites cordelettes mises bout à bout. Mais bon, assurer une cordée de cinq personnes dans un pierrier, c'est un peu comme essayer de boire dans un verre vide : tous les gestes sont effectués correctement, les mimiques peuvent être parfaitement simulées, mais l'effet est nul. Bon, ça peut rassurer certaines personnes qui ne savent pas que cela ne sert à rien ; mais ça peut aussi inquiéter certaines autres personnes...

Vaille que vaille, l'équipe parvient au sommet. Le temps est magnifique, la vue somptueuse. Certains s'étonnent qu'avec une vue pareille, on n'ait pas songé à mettre une buvette voire un petit restaurant ici, d'ailleurs ils se feraient bien une petite bière ou à la rigueur une limonade... Tant pis.

Début de la descente, cette fois par le sentier bien marqué qui aboutit à la crête Moret. Le passage de la cheminée qui permet l'accès à cette fameuse crête donne lieu à un petit

---

---

embouteillage ; il faut faire passer 5 personnes (dont certaines sont très hésitantes) sur une cordelette trop courte, alors que d'autres personnes veulent descendre rapidement, et que d'autres encore veulent, eux monter. Quelques remarques acerbes plus tard, tout le monde se retrouve sur la crête herbeuse, et on peut se débarrasser des cordes. On retrouve ces dames à la cabane, elles ont profité de leur matinée pour aller jusqu'à un ruisseau où elles ont pu se laver ; intérêt immédiat de « je-veux-me-doucher » à qui il faut expliquer longuement qu'il trouvera un ruisseau en descendant, que le chemin est encore long, et que l'on n'a guère le temps de se rendre à ce ruisseau, et début de la descente vers Ovronnaz...

« Je-veux-me-doucher » pourra finalement se rafraîchir à l'alpage de Bougnone ; le torrent qui descend du Grand Muveran va être sévèrement mis à contribution, à la profonde consternation des vaches spectatrices ; il subira beaucoup de reproches à ce sujet d'ailleurs :

- Mais il y a un village plus bas ; tu n'as pas honte de polluer ainsi leur eau potable ?
- T'es dégueulasse : il y a des vaches qui boivent cette eau ; elles seront malades !
- T'as pensé à tous ces bons fromages qui vont être toxiques ? Et le manque à gagner du paysan ?
- Tu pourrais avoir la décence de garder tes bactéries au lieu de les distribuer dans la géographie

Et d'autres remarques qui ne sont pas passées à la postérité... Mais en dépit d'un lavage approximatif, « je-veux-me-doucher » s'est tout de même assis à une terrasse à Ovronnaz pour reprendre des forces.

## **Les Outans**

Les Outans, c'est un pâturage en pente douce qui domine Pont De Nant, sous la face Ouest du Grand Muveran. Peu de gens s'y rendent, car le chemin d'accès à la cabane Plan-Névé l'évite (bien qu'il passe tout près), et le plateau semble finir en cul-de-sac contre la paroi délitée du Grand Muveran et les pierriers suspendus, vestiges d'anciens glaciers aujourd'hui asséchés par le réchauffement. Pourtant, c'est un endroit qui recèle une magie considérable, pas immédiatement perceptible. Il faut remonter le pâturage sur quelques centaines de mètres, passer au bord d'un petit ruisseau insignifiant venant d'une résurgence située au bas du pierrier.



*Les Outans, et le « Mississipi », Marcel Jaton, 1963*

Lorsque j'étais enfant, je venais souvent avec mes parents à cet endroit. Il suffisait de s'asseoir près de ce petit ruisseau, de boire une ou deux gorgées de son eau magique pour se trouver transporté à des milliers de kilomètres de là. Au bord du Mississipi par exemple, avec le moindre morceau de bois devenant un steamer chargé de marchandises ou d'aventuriers en route pour Saint-Louis ou Duluth. Les marmottes qui sortaient vaguement rassurées de leurs terriers au bout de quelques minutes, parfois à deux mètres de moi, devenaient des chiens de prairie, des coyotes, des grizzlis ou que sais-je encore. Les chamois qui passaient à quelques dizaines de mètres étaient des troupeaux de bisons. Parfois un Peau-Rouge ou une tunique bleue passait à proximité, suivant le chemin d'accès à la cabane de Plan-Névé qui s'était métamorphosée en Fort Alamo le temps d'une rêverie d'enfant.

L'aigle qui planait loin au-dessus de moi était un vautour qui guettait le moment où j'allais m'effondrer pour se repaître de mes restes, et le renard qui venait assouvir sa curiosité devant le spectacle d'un enfant bipède jouant avec l'eau du ruisseau devenait un loup qui eût pu jouer le rôle du compagnon de danse de Kevin Kostner dans le film tiré du roman de Michael Blake, « Danse avec les loups ». Jusqu'aux pierres qui brillaient au hasard d'un rayon de soleil dans le petit ruisseau, qui devenaient les plus purs diamants, ou de l'or du Klondike. Klondike tout proche, d'ailleurs, puisqu'un peu plus loin, les névés qui s'agrippaient aux contreforts du Grand Muveran se peuplaient d'une foule continue de

---

chercheurs d'or gravissant le Chilkoot Pass.

A l'occasion d'autres visites, le Mississippi devenait le Nil, l'Amazone, la Volga, le Yang-Tsé-Kiang ou encore d'autres fleuves plus improbables. Les animaux restaient les mêmes, mais pour me faire plaisir, endossaient des identités en rapport. J'ai construit dix barrages d'Assouan, vingt barrages de Volgograd, trente barrages sur l'Amazone, et à chaque fois, je me rendais compte au final que ce barrage emprisonnait l'eau, et que la prison, ce n'est une solution pour personne, même pas pour le Mississippi. Et je détruisais mon barrage avant de revenir quelques semaines plus tard pour recommencer...



*Les Outans, Marcel Jaton, 1961*

Un jour – j'avais six ou sept ans, ma mère s'était éloignée pour chercher des pierres forcément extrêmement précieuses – une marmotte s'est arrêtée de l'autre côté du ruisseau, à deux ou trois mètres de moi. Elle n'avait pas l'air craintive, plutôt curieuse ; elle semblait se demander ce que je faisais là. Alors je me suis mis à lui raconter : le Mississippi, le Far West, les Indiens, les grands espaces, tout ça. Elle m'a écouté pendant de longues minutes, sans bouger, comme si les inepties que je débitais en chuchotant avaient une importance fondamentale. Quand j'ai eu fini, j'ai eu la très nette impression qu'elle me

---

---

parlait, et elle m'a « dit » une seule chose : « Souviens-toi toujours de ton âme d'enfant, car elle contient la seule vérité en ce monde : tout le reste n'est qu'illusion ». Puis, il n'y a plus eu qu'une marmotte préoccupée par le problème beaucoup plus important de la nourriture.

Aujourd'hui encore, il m'arrive de passer près de ce petit ruisseau ; il n'est plus guère visible, car on en a capté l'eau pour alimenter la vallée, mais il y a des restes, surtout en début de saison, lors de la fonte des neiges. Je n'ose plus m'arrêter pour reconstruire une Grande Dixence : que penserait-on de moi ? Les marmottes sont toujours là ; elles ont moins confiance : forcément, je suis un grand machin qui fait du bruit et qui pollue la planète, alors... Les Outans n'ont pas beaucoup changé ; moi, si. Quand je repense à l'épisode de la marmotte, je me dis que j'avais bien de l'imagination, à cette époque. Probablement que c'était une jeune marmotte très téméraire qui est restée là, inconsciente du danger potentiel. Et je pense à autre chose, à un problème non résolu, à des impôts impayés, à un email qui m'a contrarié... Mais tout au fond de moi, l'enfant a laissé quelques vestiges.

Les cendres de mon père sont déposées aux Outans, ainsi qu'un cairn que j'ai dédié à ma maman, près de l'endroit où elle allait chercher ses pierres précieuses, à un emplacement d'où l'on domine la vallée. Et chaque fois que je passe près du petit ruisseau, je pense à mes parents disparus, mais aussi à une certaine marmotte et à ce petit enfant que j'ai été...

## **Anzeindaz**

Anzeindaz, ou Anzeinde, c'est le plus grand pâturage des préalpes vaudoises. C'est aussi un endroit exceptionnel pour la diversité florale qu'il propose aux mois de juin et juillet. L'alpage dispose de deux restaurants équipés de possibilités d'hébergement et d'une cabane du CAS (la cabane Barraud, du groupe de skieurs de la section Diablerets), et est de ce fait bien approvisionné. Il est possible de monter en taxi à Anzeindaz ; l'endroit est donc accessible vraiment à tout un chacun.

Mais c'est en hiver qu'Anzeindaz développe toute sa magie. Le bruit des cloches des vaches s'est tu, il n'y a plus que les traces des skieurs-alpinistes, qui pour la plupart font l'ascension du col des Chamois, mais qui se dirigent parfois aussi vers la Tour d'Anzeindaz, ou le Brotzet. On peut facilement se perdre sur ce plateau, parmi les vallonnements, lorsque le brouillard s'installe : il y a eu par le passé des accidents, et même l'existence de GPS ne permet pas toujours d'éviter tous les dangers, car une erreur de vingt mètres peut signifier la différence entre la sécurité d'une pente douce et la falaise abrupte...



*Les Diablerets, d'Anzeindaz, Marcel Jaton, 1967*

L'alpage a été d'abord exploité par un personnage célèbre entre tous dans les Alpes Vaudoises : Rodolphe Giacomini, guide de montagne, et tenancier du refuge Giacomini à Anzeindaz. Grâce à son refuge, et à l'accueil inimitable qu'il a assuré pendant de nombreuses années, le pâturage est devenu un lieu célèbre des Préalpes, et son refuge subsiste aujourd'hui encore, et continue d'être très fréquenté, même si l'ambiance a passablement changé.

Que des skieurs lausannois aient entrepris de construire une cabane à Anzeindaz démontre l'intérêt de l'endroit pour la randonnée à skis ; plusieurs courses sont envisageables depuis le pâturage, à commencer par le col des Chamois, en aller-retour (course facile, souvent faite avec des skis de fond). Mais de nombreuses autres randonnées sont possibles, comme la traversée du col du Brotset (ou Bratzet dans certains guides) qui permet la magnifique descente du vallon de la Derbonne sur Derborence, puis par le Pas de Cheville ramène à Anzeindaz.

Il existe par ailleurs une autre très belle randonnée, mais elle est relativement exposée et rarement parcourue dans son intégralité. Le point de départ est sur l'arête de l'Argentine, au sommet de la Haute Corde plus exactement ; l'arrivée est à Solalex, au bas du couloir à avalanches dit « la Poreyrette ». Du sommet de la Haute Corde, au-dessus du Miroir de

---

l'Argentine, on revient de quelques dizaines de mètres en arrière, jusqu'à trouver un couloir étroit qui plonge sur Solalex en rejoignant le grand couloir de la Poreyrette. Le couloir est très raide au départ, mais probablement moins exposé que le couloir de la Poreyrette proprement dit. Il y a au départ une petite vingtaine de virages courts qu'il est préférable de ne pas manquer ; par ailleurs, il est absolument indispensable d'avoir préalablement étudié en toute sérénité les conditions avalancheuses sur la région ; moyennant quoi, une des plus exceptionnelles descentes des Alpes Vaudoises vous tend « la pente ». Si j'ai descendu à plusieurs reprises le couloir de la Poreyrette, je ne suis parti du sommet de la Haute Corde qu'une seule fois, dans des circonstances quelque peu étranges.



*Anzeindaz, Pierre qu'Abotze, de la cabane Barraud, Marcel Jaton, 1958*

Un matin de février, parti de la Barboleusaz pour le col des Chamois, je suis parvenu aux abords de la cabane Barraud, et une trace se dirigeant vers la Haute Corde de l'Argentine attire mon attention ; j'avais déjà descendu deux ou trois fois le couloir de la Poreyrette, et les conditions du jour étaient idéales, avec des dangers d'avalanche très modérés ; je me dis donc que c'est une bonne idée et je prends cette trace ; je me rends immédiatement compte qu'il s'agit d'une personne seule, mais la trace suit un cheminement très judicieux, genre « je n'aurais pas fait mieux », et je prends confiance. Au col de la Poreyrette, je vois que la trace continue, toute fraîche, sur l'arête de l'Argentine : la confiance est là, je suis, et je parviens

---

après quelques manœuvres (deux ou trois conversions avec beaucoup de gaz entre les spatules) au sommet de la Haute Corde, juste au-dessus du célèbre Miroir de l'Argentine. Une personne est là, assise sur un bloc de rocher au-dessus du Miroir, les chalets de Solalex entre ses chaussures, mille mètres plus bas. Je dis « Salut », la personne se retourne, et je me rends compte qu'il s'agit d'une dame d'apparence relativement âgée (enfin bon, elle a environ l'âge que j'ai au moment où j'écris ces lignes, voire moins), et qu'il ne s'agit pas vraiment de ce que l'on appelle communément un « canon ». Mais il est des environnements où ce genre de considérations passe au second plan, et celui-ci en est un, indiscutablement.

Donc, je me pose à côté d'elle sur son rocher, et on discute ; pas beaucoup, deux trois mots, genre « Fait un temps superbe » - « Ouais, les conditions sont idéales » - « Tu viens souvent ? »... etc... Au bout d'un moment, elle me demande si je comptais faire la Poreyrette pour descendre, et forcément, je réponds oui. Et je lui explique que c'est sa trace qui m'a donné envie de faire cette descente plutôt que le col des Chamois. Alors, elle prend un air un peu plus mystérieux pour me dire « Il y a un couloir qui descend juste sous la Haute Corde, à quelques dizaines de mètres d'ici ; j'ai l'impression que tu devrais pouvoir le descendre ; tu viens ? ». Là tu as vingt-cinq ans, la dame paraît en avoir trente de plus au bas mot, si tu dis non, ton amour-propre (mal placé, il va sans dire) en prend un coup ! Alors je dis oui, et on se prépare ensemble, c'est à dire qu'on met sur nos épaules tous les habits qu'on a. La dame prend la tête, je remarque au passage, suspendu à son sac de montagne une peluche représentant un petit chat que me semble noir ; quelques dizaines de mètres plus loin s'ouvre le chas d'une aiguille qui va en s'évasant dans un couloir qui rejoint celui de la Poreyrette en contrebas, Mais le départ se fait en schuss sur une dizaine de mètres avant que la brèche ne s'évase plus bas pour laisser la place à des skis disposés en travers de la pente plutôt que dans la ligne de pente ; et cette pente est probablement à quarante degrés au départ... Ca veut dire que le premier virage de freinage que tu peux faire va devoir être effectué à près de soixante kilomètres/heure dans une pente à près de quarante degrés... Que du bonheur !

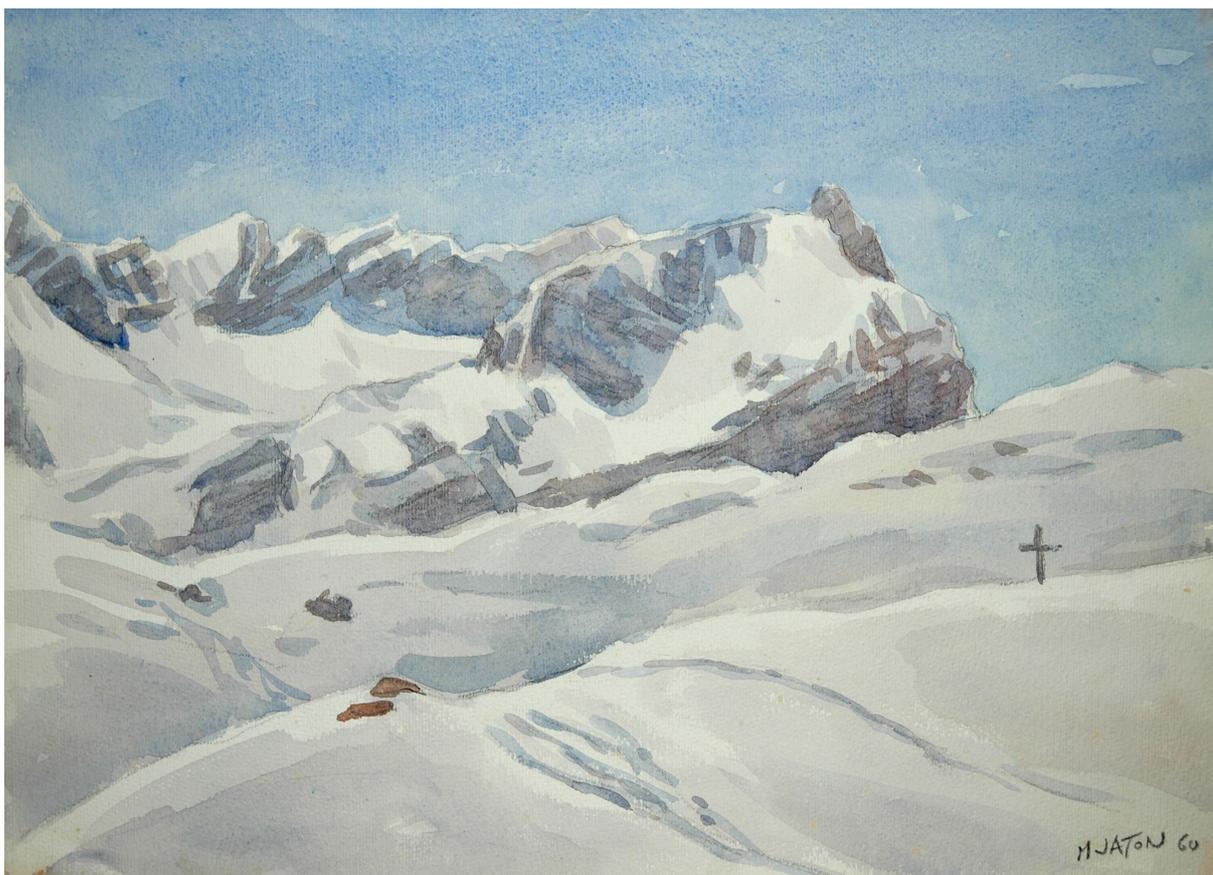
La dame me dit « Je passe en premier, je l'ai fait souvent, le premier virage est un peu compliqué, tu prends mes traces au mieux ». Et elle plonge dans ce trou de souris. Et elle maîtrise. Incroyablement bien ! Je plonge à mon tour, mais je me fais peur, et je commets une faute de carre dans le virage de freinage qui aurait pu très mal tourner ; enfin tout va bien au final, et je me surprend à prendre un pied géant dans cette pente raide, mais qui va en s'élargissant, dans une poudreuse incroyable et une neige très bien stabilisée. On finit par skier côte à côte, tout en virages courts dans la Poreyrette, la pente étant à quarante degrés et plus. Elle n'a pas l'air de s'essouffler, moins que moi en tous cas, moi qui ai pourtant une forme d'enfer (enfin, à cette époque...). Je crois qu'elle aurait pu faire l'intégrale en virages courts sans s'arrêter, tellement elle était à l'aise ; mais moi pas... Arrivés au bord de l'Avançon, elle me dit : « Bon, je te quitte ; je dors à Barraud cette nuit, alors je remonte à Anzeindaz ». Je lui dis que j'ai eu beaucoup de plaisir à descendre ce magnifique spot avec elle, et que si on peut un jour s'en faire un autre, je suis preneur. Là, elle a un sourire indéfinissable, et elle me dit : « Moi aussi j'ai eu du plaisir, Markus ; comme rarement. Mais

---

---

je ne crois pas qu'on se reverra, enfin pas dans des conditions similaires. Je ne suis peut-être pas ce que je parais être, tu sais. Portes-toi bien ». On s'est embrassé, elle a mis ses peaux de phoque (je l'ai un peu aidée) et après un dernier salut, elle est partie en direction d'Anzeindaz.

Bon, vous me direz, R.A.S. ? Oui... Sauf que quelques petites minutes après son départ, en rangeant mes affaires, je trouve sur la neige une peluche représentant un chat noir, et je me rappelle le colifichet fixé à son sac de montagne. Elle a sûrement perdu cette peluche en remettant ses peaux de phoque : cette peluche doit être une espèce de fétiche, et comme cette dame est en quelque sorte devenue une compagne de cordée, alors je mets mes propres peaux de phoque en moins d'une minute et je remonte sur sa trace : elle brasse, moi pas (ou si peu) : je dois donc la rattraper vite fait ! Je marche à fond, après vingt minutes, je sors de la forêt et rejoins la trace de montée venant de Solalex, mais ne vois personne devant moi. Un peu étonné, je me dis qu'elle est cachée dans une anfractuosit  de terrain ; j'attends un moment pour voir si je vois un skieur isol  sur la trace, et j'appelle « T'as paum  ton petit chat », mais rien n'y fait.



*Glacier de Paneyrosse, de la cabane Barraud, Marcel Jaton, 1960*

---

---

Bon, je finis par redescendre, c'est presque la tombée de la nuit, entre temps, et je rentre chez moi. Avec deux-trois questions tout de même.

- Nous n'avons pas échangé nos prénoms (cela j'en suis sûr), comment a-t-elle su que je me prénommait Markus ? Il est vrai qu'à cette époque, j'étais assez connu dans la région : elle aura pu entendre mon nom à l'occasion d'une randonnée en montagne, sans que je remarque sa présence à proximité. C'est la seule explication...
- Où a-t-elle pu aller après que nous nous soyons séparés, puisque je ne l'ai pas revue sur la trace ? Elle n'a pas pu aller si loin en si peu de temps tout de même... A moins qu'elle ne se soit éloignée de la trace pour soulager un besoin naturel ; mais pourquoi n'ai-je pas remarqué de trace obliquant à gauche ou à droite ? Mais bon, je n'ai pas forcément fait particulièrement attention non plus, et dans la forêt...
- Que voulait-elle dire par « Je ne suis peut-être pas ce que je parais être » ? Peut-être rien, après tout ; je ne sais pas ce qu'elle pensait paraître vis-à-vis de moi... Peut-être voulait-elle dire qu'elle était plus jeune qu'elle ne paraissait être ? Cela semblerait plausible au vu des performances de skieuse dont elle a fait preuve... Certaines affections et pathologies provoquent un effet de vieillissement prématuré, après tout.

Je suis rentré chez moi à la nuit tombante; arrivé à la maison, c'était tard, et je n'ai pas défait mon sac ; juste sorti les peaux de phoque mouillées pour les suspendre à la buanderie, mangé un morceau et parti me coucher. J'étais assez crevé pour bien dormir. Le lendemain et toute la semaine, boulot ; le week-end suivant, un temps épouvantable, ainsi que le week-end d'après. Ce n'est que trois semaines plus tard que j'ai repris mon matériel pour une virée à peaux de phoque ; aux Monts Tellier, au-dessus de Bourg St. Bernard au fond du val d'Entremont, en l'occurrence, et je ne pensais plus à cette peluche. Au sommet des Telliers, j'ai eu une fringale, et j'ai ouvert mon sac en espérant y trouver une barre de céréales ; mais j'ai trouvé une peluche à la place. Je me suis remémoré la descente de la Haute Corde ; mais il y a un truc qui ne correspondait pas : la peluche de cette dame représentait un chat noir, pour ce que je me souvenais ; mais ce que j'ai tiré du sac était une peluche représentant également un petit chat, mais tigré gris et noir. Ai-je pu me tromper à ce point ? Il faut croire...

Je n'ai jamais revu cette dame (comme elle me l'avait d'ailleurs prédit), et j'ai un peu oublié son existence, bien que... plusieurs années après... Je descendais en solitaire, à skis, le col des Chamois sur le versant Plan-Névé, une descente magnifique dans une ambiance incroyable, mais peu pratiquée parce que très rarement en conditions. Le versant entier est en effet très dangereux et menacé par les avalanches. Mais là, la pente était en excellentes conditions. Et la descente s'est avérée exceptionnelle, bien que du point de vue horaire, j'étais certainement un peu en retard relativement au danger d'avalanches, ce qui occasionnait un peu de stress. Tout à la fin de la descente, deux cent mètres au-dessus du glacier vestigial de Plan-Névé, j'ai eu très brièvement une espèce de vision absurde, comme

---

---

un flash : un chat tigré en peluche qui descendait devant moi, mais par un itinéraire que je n'aurais pas naturellement emprunté. Pourquoi ai-je, du coup, finalement opté pour cet itinéraire (moins évident que celui envisagé à l'origine, que j'avais déjà reconnu auparavant) ? Si on vous demande, vous direz que vous ne savez pas. Mais lorsque je suis parvenu au niveau du glacier de Plan-Névé, une coulée de neige relativement importante a dévalé le couloir où je pensais descendre avant cette vision aberrante. Mais c'est forcément une coïncidence... J'ai dû avoir inconsciemment un doute, et mon subconscient a choisi cette vision loufoque pour m'avertir et éveiller ma méfiance.

On va dire ça ainsi...

### **Le Gros Châtillon**

Le Gros Châtillon est un sommet mineur, une simple excroissance bien visible sur la longue crête qui sépare le vallon de l'Avançon de la vallée du Rhône. Les automobilistes qui empruntent l'A9 en direction du Valais peuvent facilement reconnaître ce sommet lorsqu'ils parcourent l'itinéraire entre Aigle et Bex.

Sommet sans gloire, c'est pourtant un but de randonnée à peaux de phoque très réputé, visité par toute la Suisse Romande (au grand dam des indigènes, d'ailleurs). De nombreuses raisons font de ce point de vue un but presque idéal :

- Le point de vue est exceptionnel ; la vallée du Rhône, le Léman, le Pays d'Enhaut, le Mont Blanc... la vue est magnifique.
- La montée n'est pas trop pénible. 900 mètres de dénivelé, avec de nombreux endroits propices à des haltes en chemin, des chalets confortables où se poser si l'on en a plein les jambes...
- Peu, voire pas de dangers objectifs. Même par danger d'avalanches « fort » voire « très fort » (degrés 4 et 5), la randonnée reste possible avec un risque tout à fait minime, car les pentes sont peu abruptes et très peu exposées.

On commence généralement la montée au lieu-dit Léoutre, près du village de Frenières que l'on atteint depuis Bex sur la route des Plans. C'est souvent la principale difficulté de la randonnée pour ceux qui viennent au automobile : parquer sa voiture ! Si en semaine, il n'y a souvent presque personne, le week-end, la foule est au rendez-vous. J'ai compté plus de cent personnes au sommet certains dimanches de beau temps. La merveilleuse solitude de la Montagne en prend un coup...

La descente est par conséquent très souvent bien tracée, mais les connaisseurs savent trouver des itinéraires peu fréquentés où il reste possible, malgré la fréquentation, de trouver de la neige vierge de toute trace. Le tracé, à la montée et à la descente, emprunte les pâturages des Colatels sur Frenières, un complexe de clairières reliées entre elles par des brèches dans la forêt. Chaque clairière est agrémentée d'un chalet d'alpage, certains ont été reconvertis en chalets de loisirs ; les clairières ont des noms tirés d'on ne sait plus trop quelle

---

---

tradition, ou quel montagnard les ayant le premier exploitées : le chalet Genêt, le Botzard, le Scampolo, le chalet Moret, le Mazot des Dames, les Lués... L'immense majorité des skieurs redescend le long des traces de montée, alors que des pâturages un peu décentrés restent en neige poudreuse, d'autant que situés plus au Nord, la qualité de la neige y est souvent nettement meilleure. L'itinéraire de montée, en revanche, se situe le plus souvent très à l'Est pour profiter du soleil ; les nombreux chalets d'alpage qui jalonnent l'itinéraire font des étapes confortables où certains n'hésitent pas à stocker bouteilles, saucissons et diverses friandises en prévision d'une descente épicurienne... et accessoirement pour alléger le sac à la montée !

Certains dimanches, les chalets sont pris d'assaut par les pique-niqueurs ; généralement ce sont les alpages inférieurs qui sont le plus convoités, le Botzard en particulier. Déposer le pique-nique et les éventuelles bouteilles à ce niveau permet d'éviter les efforts de monter un poids supplémentaire, et au retour, comme on est à la fin de la descente, on aura moins de scrupules à s'attarder. Mais le sommet constitue aussi un lieu de pique-nique de choix, par la vue magnifique qu'il propose ; encore faut-il parvenir à trouver une place pour s'asseoir au sommet, ce qui n'est pas toujours évident...



*En montant au Gros Châtillon, le Mazot des Dames, Marcel Jaton, 1936*



*En montant au Châtillon, le Botzard, Marcel Jaton, 1958*

La fréquentation excessive de l'itinéraire donne parfois lieu à des scènes cocasses, mais aussi regrettables dans certains cas. Mais il reste de la place pour le caractère magique de la

---

montagne ; lorsque la foule s'éloigne, la magie revient...

Il me souvient d'un jour de semaine, juste après une longue période de mauvais temps, où les nuages s'étaient levés dans la soirée précédente, et la température avait rapidement baissé. Vers 7 heures du matin, quand j'ai débuté la montée, il n'y avait aucune trace ;



d'ailleurs, à l'arrivée, il n'y avait aucune trace non plus, alors... Mais en escaladant le raccourci d'été qui relie Léoutre aux Colatels, dans la forêt, j'avise soudain devant moi, sur une branche basse, un oiseau bizarre. En m'approchant, j'identifie une chouette chevêche, celle que l'on appelle parfois la chouette d'Athéna. Cet oiseau a une histoire et une réputation : elle accompagnait dans la mythologie grecque la déesse Athéna (celle que les Romains ont rebaptisée Minerve), et constituait un symbole de sagesse.

C'est en soi une rencontre remarquable, d'autant qu'à l'époque, cet oiseau était réputé disparu dans les Préalpes ; mais étonnamment, elle ne fuit pas, bien qu'elle m'observe attentivement de ses grands yeux jaunes et noirs. Je reste un long moment à l'observer, fasciné par ce regard qui semble me percer à jour, étudier mes pensées, les considérer avec une grande sagesse... Mais bon, aussi remarquable que soit cette chouette, je n'avance guère ; au bout d'un moment, je me remets en route en laissant l'oiseau à ses réflexions.

Dés la sortie de la forêt, je brasse des kilomètres cube de neige : heureusement, elle est très légère, mais je fatigue tout de même et je n'avance guère. Arrivé au sommet des Colatels, au Mazot des Dames, on gagne traditionnellement l'arête au haut des Lués par une pente raide avec une sortie quelque peu escarpée. C'est le seul endroit un peu raide de la montée, mais c'est un passage que l'on considère comme quasi obligé en raison de la vue exceptionnelle qui s'ouvre à la sortie de l'arête : les Dents du Midi et toute la vallée du Rhône se découvrent d'un coup au regard, comme la récompense aux efforts consentis. Il est parfaitement possible d'emprunter un autre chemin, moins escarpé, dans une forêt de mélèzes, mais on se prive alors de ce spectaculaire coup d'oeil ; et bon comme il n'y a de l'aveu de tous ceux qui ont effectué cette course aucun danger d'avalanches, pourquoi s'en priver ? Alors pourquoi ai-je hésité, ce jour-là ? Il y avait vraiment beaucoup de neige ; à un instant donné, j'étais au niveau du mazot des Dames, prêt à débiter le long virage qui devait me mener dans la pente abrupte, et j'ai repensé je ne sais trop pourquoi au regard de la chouette, plein de sagesse. J'étais tout de même fatigué, et je suis devenu un peu méfiant. J'ai obliqué en direction du chalet pour me reposer un peu et boire un peu du contenu de ma gourde thermos.

J'étais confortablement assis, appréciant ce moment de repos, quand deux jeunes gens sont arrivés sur ma trace ; eux n'avaient pas l'air d'être là pour s'amuser, ils montaient

---

---

comme des trains express ; ils ont hésité lorsque la trace a obliqué, m'ont vu et ont fait un signe de la main, puis ont continué en direction des Lués, mais cette fois en creusant leur propre trace. J'étais en train de me féliciter de cette aide inespérée, et j'allais me remettre en route lorsque j'ai entendu un bruit inquiétant derrière moi : la pente avait lâché sous l'arête des Lués, en raison du surpoids des skis des deux skieurs.

Je me suis précipité : les deux skieurs n'avaient rien, la neige n'avait guère coulé de plus de vingt mètres, mais il y en avait largement assez pour ensevelir quelqu'un au besoin. Là, les têtes dépassaient, et il n'a pas été nécessaire de faire beaucoup d'efforts pour les sortir de leur tas de neige avec tout leur matériel intact ; d'ailleurs, ils s'en seraient sortis aisément sans mon aide. On est revenu ensemble vers le chalet ; l'un des deux skieurs répétait sans cesse « Jamais vu une avalanche aussi petite soit-elle sur la montée du Gros Châtillon ». L'autre m'a demandé : « Et toi, pourquoi t'es-tu arrêté justement ici ? Tu avais prévu le danger ? ». J'ai répondu que j'étais un peu fatigué ; je n'ai pas trop osé parler de la méfiance qui m'avait saisi, et surtout pas des yeux de la chouette : ils m'auraient probablement considéré comme un peu dingue, je suppose. Ils se sont satisfaits de cette explication (d'autant qu'elle était on ne peut plus plausible), et ont dit que j'avais eu de la chance.

On est quand même monté au sommet qui était à une demi-heure de marche, mais par la forêt, cette fois ; et on a finalement joui d'une descente exceptionnelle dans la poudreuse presque trop abondante par endroits. Certains secteurs peu pentus étaient si chargés qu'il fallait pousser à la descente. On s'est quittés à Léoutre, et l'un des deux m'a dit : « Je ne croirai plus jamais un imbécile qui me dit qu'il n'y aucun danger d'avalanches sur un itinéraire donné ». Je me suis contenté de renchérir « Oui, je crois que chaque itinéraire est susceptible de receler des dangers, il faut étudier le parcours à chaque fois ». Je n'ai pas ajouté qu'à la vitesse où ils montaient, ils n'avaient guère le temps d'étudier la neige ; mais je crois que je l'ai pensé suffisamment fort pour que cela puisse les faire réfléchir une prochaine fois. Enfin j'espère. Comme ma petite chouette m'a fait réfléchir... Mais ça, c'est sûrement une coïncidence...